

Et il aurait continué jusqu'au lendemain sans lasser son auditoire, qui voyait en lui une édition moderne des admirables contes de fée, des enchanteurs mystérieux. Mais l'heure du bal avait sonné, les domestiques enlevaient les bancs, un orchestre s'installait sur l'estrade. Les tout petits commençaient de se trémousser, tandis que les musiciens accordaient leurs instruments ; et les grandes filles et les grands garçons organisaient gravement des gradilles.

Paul Moreau avait rapidement plié ses accessoires ; mais il ne partait pas, il ne pouvait plus s'arracher au spectacle de ces amours qui, eux, l'avaient déjà oublié pour ne plus songer qu'à leur amusement.

Le bal débutait par un quadrille très animé qui, dès la première figure, donnait lieu à une discussion : les grands prétendaient que les petits se fourraient dans leurs jambes. Et le petit garçon de tout à l'heure tenait tête aux grands avec une vigueur réellement extraordinaire.

Dans le cercle des mamans, on regardait cet enfant avec admiration, avec jalousie aussi, car c'était certainement le plus beau de cette réunion, le visage régulier, de grands yeux bleus, des cheveux d'un blond doré qui pendaient, naturellement frisés, jusque sur les épaules.

Mais où donc était sa maman ?

Entre les danses, il demeurait seul ; personne ne l'appelait pour le caresser, pour arranger ses vêtements, pour essuyer ses joues échauffées et débarrasser ses longs cheveux qui s'embrouillaient. Et l'on ne comprenait pas que la mère d'un si bel enfant ne fut pas auprès de lui.

Le bal s'achevait pourtant ; déjà plusieurs enfants s'étaient laissés emmener, non sans protester ; on dansait une dernière polka. Et, quand elle fut achevée, tandis que les enfants, fatigués de plaisir, retournaient à leur mère et qu'on bavardait encore un peu avant de quitter le Casino, le petit garçon resta seul, au milieu du cercle, perdant son assurance, jetant des regards inquiets de tous côtés.

Les employés du Casino s'étaient approchés, le directeur, pénétrant dans le cercle, se baissait pour interroger l'enfant.

Où était sa maman ?... Ou son papa ?... il semblait ne pas très bien comprendre, et son regard s'angoissait de plus en plus... Et il ne répondait rien.

Alors, Paul Moreau, qui s'était glissé à la suite des employés, prit le petit garçon dans ses bras et, après lui avoir doucement déposé un baiser sur le front, l'éleva au-dessus de sa tête :

— A qui est ce beau bébé ?

Toutes les conversations s'arrêtèrent. Et une même pensée traversa toutes les têtes ; comment une mère pouvait-elle être assez imprudente pour laisser ainsi son petit ?

— Où est la maman de ce beau bébé ? demanda encore Paul Moreau.

Aucune voix ne répondit. Et, tandis qu'un employé courait vers la plage, on entourait l'enfant, on l'accablait de questions ; il était tout effrayé maintenant, et serré contre Paul Moreau, il avait l'air d'un oiseau un peu sauvage arraché de son nid.

Cependant, le bruit s'était répandu sur la plage, de cet enfant perdu ; et, de tous les points, la foule accourait vers le Casino. Et bientôt le maire, qui administrait très paternellement sa petite ville, arrivait aussi.

Quand il fut près de l'enfant, celui-ci s'était laissé un peu apprivoiser par Paul Moreau, qui l'interrogeait avec douceur. Mais il ne savait que répondre à tant de questions et ses parents étaient-ils dans une villa ou dans un hôtel ?... Ou bien n'étaient-ils pas venus aujourd'hui d'une plage voisine ? Qui donc l'avait conduit au Casino ?

Il se décida à répondre à cette dernière question, dans son baragouinage mi-français mi-anglais, car, pour les autres questions, il ne savait pas.

Non, ce n'était ni son père ni sa mère qui l'avaient amené : l'idée de ses parents semblait d'ailleurs très vague dans son esprit. C'était un "homme" qui l'avait introduit dans le Casino.

Quel homme ? Il ne savait pas. Un homme bon, qui l'avait embrassé en pleurant.

Comment était-il venu ? — Dans une voiture. Et avant de monter en voiture ? — Dans un ba-

teau. Et avant ce bateau ? — Il était chez des dames ? — Où ? Il ne savait pas...

Mais son papa, sa maman ?... — On lui en parlait bien chez ces dames, mais il ne se rappelait que très imparfaitement les avoir vus...

— Comment s'appelait-il ? — Il répondit sans hésiter :

— *Darling* !

Ce qui, en anglais, signifie : mon chéri, trésor, amour, ces noms de tendresse qu'on donne si naturellement aux enfants.

Et, comme le maire voulait lui prendre la main, il eut peur de cette figure grave qui essayait de se rendre bonne, et il se mit à pleurer.

Bien certainement, il aurait préféré demeurer avec Paul Moreau, qui avait fait sa conquête tout de suite ; mais le maire avait déjà décidé de le prendre, de le garder chez lui jusqu'au moment où l'on retrouverait ses parents ou bien cet inconnu qui l'avait introduit dans le Casino.

— Allons, venez, mon petit ami.

Et il se laissa emmener, pleurant toujours, grandement intimidé par la foule qui l'accompagnait et qui grossissait à chaque pas.

Car c'était devenu la seule affaire du Tréport ; et baigneurs et pêcheurs s'amassaient sur le quai, sur le *musoir*, dans la grand'rue, devant la maison du maire. On trouvait très bien ce que faisait le maire ; mais on ne s'en étonnait pas, le sachant très bon.

Et bientôt, l'on apprit que le petit s'était laissé gentiment soigner par la fille du maire, qu'on le traitait comme un enfant de la maison, qu'on avait descendu un petit lit du grenier, et qu'il serait là tout aussi bien, bien mieux même que chez des parents qui avaient tout l'air de l'abandonner...

IV

VOLÉ

Le lendemain, la fille du maire, éveillée par le jour, attendait impatiemment le moment où elle embrasserait le bel enfant qui lui était confié.

La veille, c'avait été un bonheur charmant de le coucher, de le dorloter ; car, une fois apprivoisé, c'était un amour de bébé.

Elle l'avait installé dans une petite chambre contiguë à la sienne ; et, si elle n'entraît pas encore, c'est qu'elle voulait lui laisser une longue nuit de repos.

Cependant, comme vers huit heures il n'avait pas encore appelé, elle se décida et marcha doucement vers le petit lit ; mais elle en avait à peine ouvert les rideaux qu'elle reculait épouvantée...

Le petit lit était vide ; l'enfant avait disparu.

Cependant, elle domina son trouble, essaya de se faire illusion : sans doute l'enfant était joueur ; il avait dû l'entendre et se cachait. Elle appela craintivement :

— Voyons, mon chéri, pourquoi ne viens-tu pas m'embrasser ?

La fille du maire éprouva une véritable peine de ne pas recevoir de réponse : elle s'était déjà attaché à cet enfant... Les innocents ont une telle puissance de séduction !

Et elle furetait par la chambre, ne pouvant croire à ce nouveau malheur. Elle eut une défaillance en approchant de la fenêtre...

Cette fenêtre, qu'elle-même avait soigneusement fermée la veille, elle la retrouvait poussée seulement.

Le doute n'était plus possible : on s'était introduit, la nuit, dans la chambre ; et on avait volé l'enfant.

Alors elle appela, éperdue, craignant les reproches, se croyant responsable, et bientôt le maire, M. Perrin et les servantes de la maison accouraient ; et, comme la nouvelle se répandait dans la rue, le premier adjoint qui habitait en face les rejoignait, puis ce fut le commissaire, puis le second adjoint ; et, de minute en minute, une énorme foule se formait, grossissait, gênant le marché qui se tient autour de la vieille croix de pierre.

Du marché, la nouvelle courut au port, à la jetée, sur la plage ; et plage et port et jetée furent désertes en un clin d'œil ; et on se massait devant la maison du maire pour attendre les résultats

de l'enquête. Et il y avait un délicieux grouillement de petites têtes, tout angoissées à la pensée que l'enfant de la veille avait été volé : des enfants qui disparaissent ainsi, on ne les revoit jamais !

Pauvre petit ! Sa maman ne l'embrasserait plus...

Des esprits forts, des modernes, que cette histoire d'enfant volé faisaient sourire, expliquaient bien plus simplement la chose : les parents de ce bébé avaient dû le perdre la veille ; et, un peu honteux, sachant par les bruits de la ville qu'on l'avait recueilli chez le maire, ils étaient venus reprendre leur bien en cachette pour échapper à d'ennuyeuses explications. Et c'était beaucoup d'émotions pour pas grand-chose.

Mais une heure ne s'était pas écoulée que des détails de l'enquête transparaissaient, des détails qui ne permettaient plus de douter que l'enfant abandonné.

Ses vêtements n'ayant pas été emportés par le ravisseur, on avait découvert, dans la doublure de sa petite blouse de velours noir, une enveloppe renfermant quarante billets de cinq mille francs.

Cette somme de deux cent mille francs prouvait, jusqu'à l'évidence, l'intention de se débarrasser de cet enfant, qui devait gêner quelque grande famille. On lui refusait l'amour, on lui donnait de l'argent.

Dans cette enveloppe, rien que les billets, pas un mot, pas une indice. Sur le costume, pas une marque.

Le mystère redoublait.

Bientôt les dépêches étaient lancées de tous côtés, donnant le signalement de l'enfant volé : le ravisseur ne pouvait être bien loin.

(A suivre.)

CÉSAR CASCABEL

PAR JULES VERNE

DEUXIÈME PARTIE

(Suite.)

XIV

DÉNOUEMENT TRÈS APPLAUDI DES SPECTATEURS

C'est alors que M. Cascabel avait eu la triomphante idée que l'on sait, et qu'il avait pris ses mesures pour livrer la bande d'Ortik au dénouement de la pièce.

Lorsque le public eut été mis au courant, ce fut un délire. Les hurrahs éclatèrent de toutes parts, au moment où les Cosaques emmenaient Ortik et ses complices, lesquels, après avoir si longtemps joué le rôle de brigands au naturel, allaient enfin expier leurs crimes — au naturel également.

M. Serge fut aussitôt instruit de tout ce qui s'était passé, comment Kayette avait découvert cette machination tramée contre lui et contre la famille Cascabel, comment la jeune Indienne avait risqué sa vie en se glissant à la suite des deux matelots russes pendant la nuit du 6 juillet, comment elle avait tout raconté à M. Cascabel, comment enfin celui-ci n'avait rien voulu dire ni au comte Narkine, ni à sa femme...

— Un secret pour moi, César, un secret ! dit Mme Cascabel d'un ton de reproche.

— Le premier et le dernier, ma femme !

Cornélia avait déjà pardonné à son mari, et, n'y tenant plus, elle s'écria :

— Ah ! monsieur Serge, il faut que je vous embrasse !

Puis, toute confuse :

— Excusez, monsieur le comte... dit-elle.

— Non... monsieur Serge pour vous, mes amis, toujours monsieur Serge !... Et pour toi aussi, ma fille ! ajouta-t-il en ouvrant ses bras à Kayette.

(A suivre.)